

L'arabe à l'Institut Bourguiba de Langues Vivantes de Tunis

Un véritable problème se pose à tout étranger qui s'intéresse à la civilisation arabe ainsi qu'à l'arabisant que les tâches de la vie quotidienne retiennent loin des pays arabophones — le jour où ils constatent qu'il leur manque une pratique suffisante de la langue arabe pour arriver à dominer définitivement les obstacles de l'expression et de la communication avec les arabophones : comment parvenir à leurs fins ?

C'est parce que l'*Institut Bourguiba de Langues Vivantes* tente de répondre à ce besoin par une session de cours intensifs d'été que je m'y suis inscrite l'année dernière. J'ai eu ainsi le plaisir et l'avantage de suivre les cours de la classe terminale d'arabe tout en profitant de l'occasion pour mener une enquête sur l'enseignement pratique de l'arabe auprès de personnes que concerne directement cette expérience comme M. Gmar, directeur de l'I.B.L.V. et Mme Ben Kader, sa secrétaire; MM. les Professeurs Baccar et El-Ayeb; une trentaine d'élèves de l'Institut. Chacun a répondu à mes questions avec la meilleure grâce et la plus belle franchise, après un bon moment de réflexion. Le lecteur trouvera ci-dessous la mise en forme d'une opinion collective à laquelle je joins naturellement mes propres observations.

Qu'on ne voie pas ici les effets d'une critique gratuite. Il est apparu au contraire que chacune des personnes interrogées s'est vivement intéressée à l'expérience tentée et qu'elle la juge assez positive pour valoir la peine d'être poursuivie — mais à la condition expresse de l'être en profondeur. La réussite d'un enseignement vivant de l'arabe est indispensable car on découvre dans le développement de cette langue un fait de masse actuel (1) et l'un des signes de l'avenir du Tiers-Monde; l'arabe est le véhicule d'une civilisation riche et renaissante et l'un des supports de l'évolution intime de

(1) Il existe actuellement près de cent millions d'arabophones dans le monde.

l'humanité contemporaine. Aussi est-il urgent que des Occidentaux de toute formation se mettent à son étude sans plus laisser ce soin aux seuls arabisants des Facultés des Lettres; la pénétration de cette langue sémitique ouvrira leur esprit à un univers parallèle au nôtre et à une structure particulièrement intéressante — au dire des plus grands linguistes — du langage et de la pensée. Surtout elle les aidera dans leurs études à nuancer la mentalité occidentale et, en cas de séjour dans les régions arabisées — à ne pas vivre en analphabètes ou en sourd-muets dans un cadre où l'arabe sert de fond à la vie quotidienne et à la plupart des manifestations officielles, sinon culturelles. C'est une nécessité que masque encore aux yeux de beaucoup la double culture de la plupart des pays arabes. Or cette double culture — qui devrait leur servir d'exemple — ne les dispense pas d'un effort similaire — sous peine d'un retard qui ne lèsera qu'eux.

Quoi qu'il en soit, la création de la *Bourguiba School of Languages* remonte à 1957, c'est-à-dire à l'année qui a suivi celle de l'indépendance de la Tunisie. C'était alors une école américaine privée, destinée à offrir aux Tunisiens (étudiants, futurs cadres, futurs stagiaires aux U.S.A....) un enseignement pratique et rapide de la langue anglaise. Les locaux d'un immeuble autonome situé au numéro 111 de l'avenue de la Liberté, à Tunis, furent équipés d'un matériel audiovisuel qui comporta une salle de projection, deux grands laboratoires munis de magnétophones et de cabines d'écoute, un atelier de réparations, une bibliothèque, une magnétothèque etc.... Et les cours démarrèrent.

Mais la nationalisation de cette école en 1961 la transforma en un institut d'Etat tunisien, rattaché à l'Université de Tunis sous la nouvelle dénomination d'*Institut Bourguiba de Langues Vivantes* (2). La conception élargie de son rôle devait le mettre à même de répondre plus complètement aux besoins du pays en donnant aux agents tunisiens de l'administration, de la diplomatie, de l'enseignement, de la représentation commerciale.... la possibilité d'une formation pratique en d'autres langues que l'anglais. L'accessibilité des cours aux étrangers qui le désiraient renforça d'ailleurs cette vocation pluraliste

et l'on vit s'ouvrir successivement, sous la forme de cours du soir, des sections de français, d'allemand, d'espagnol et même de serbo-croate (3).

Quant à la création de la section arabe elle eut lieu dès l'année de la nationalisation et elle révéla une lacune dans la pratique de la langue arabe moderne. — dont souffraient beaucoup de Tunisiens eux-mêmes — Et cette initiative constitua une innovation du fait que pour la première fois elle se trouvait réalisée entièrement dans le cadre national d'un pays arabe, avec des professeurs arabes qualifiés et en dehors de toute attache confessionnelle. Ouverte elle aussi à tous les étrangers, cette section d'arabe leur offrit d'emblée l'immense avantage de pouvoir *étudier l'arabe comme une langue vivante, dans un milieu largement arabophone*. N'oublions pas d'autre part que la Tunisie est facilement accessible aux Européens et aux africains; que c'est un pays accueillant aux étrangers et qu'elle reste imprégnée d'une double culture franco-arabe. Ce dernier point permet aux étrangers de se servir du français comme langue de référence au moment où la science de l'arabe vient à leur faire défaut. (4)

On ne s'occupera pas dans le présent article des autres sections de l'Institut (5).

En ce qui concerne l'arabe, l'I.B.L.V. fonctionne actuellement toute l'année et organise trois sortes de cours :

d'abord, d'octobre à juin, pendant l'année scolaire, un cycle régulier de *cours du soir* d'une durée totale de quatre années, sanctionnées par des examens du niveau et un diplôme final :

puis, des *cours spéciaux* entrepris sur demande (une institution ou un groupement national ou étranger, peut par exemple obtenir l'organisation d'une session semi-intensive pour répondre aux besoins de ses membres);

(3) La Tunisie entretient de chaleureuses relations avec la Yougoslavie. Une section russe est prévue pour 1968.

(4) Ceci avantage nettement les francophones. Les anglo-saxons s'en agacent quelquefois. Il faudrait en avertir nettement les candidats de l'I.B.L.V., surtout les Slaves, Scandinaves et Germaniques.

(5) L'importance des sections anglaise et française l'emporte sur celle de la section arabe par la fréquentation d'une clientèle surtout tunisienne (sauf l'été).

(2) En arabe : *Ma'had Burgiba lil-tuġât al-ḥayya*.

enfin, depuis 1963, des *cours intensifs d'été* dont la durée est de cinq semaines en juillet-août, dont l'accès est conditionné par un examen de niveau obligatoire à l'entrée, et qui sont suivis d'un examen de fin de session : celui-ci est sanctionné soit par un certificat d'assiduité aux cours (en cas d'échec), soit par un certificat du niveau acquis (en cas de succès). Le diplôme final d'Etudes pratiques d'Arabe est délivré par l'Université de Tunis.

L'I.B.L.V. n'accorde pas de bourses; cependant des subventions peuvent être obtenues dans le cadre des diverses coopérations. Le montant de la participation à l'ensemble des cours d'été s'est élevé en 1967 à 10 dinars tunisiens; pour une somme globale de 60 dinars, les étudiants ont été outre cela pris en charge par l'Institut. c'est-à-dire logés en cité et nourris à la maison des Jeunes, pendant toute la durée de leur séjour. Des suppléments modiques leur ont permis aux week-ends de se joindre à des excursions commentées, dans les régions de Tunis, Bizerte, Douga et du Cap Bon -- ainsi qu'à un voyage de deux jours vers le sud, comprenant la visite de Kairouan, El-Djem, Sfax, Mahdia, Monastir et Sousse. Les plages abondent et l'eau est merveilleusement claire... L'ambiance jeune joyeuse de la troupe de l'I.B.L.V. avive l'emprise naturelle des paysages et du spectacle de la vie quotidienne, particulièrement attachante en Tunisie l'été et c'est sans conteste un très grand agrément pour les élèves de l'Institut que de pouvoir s'intégrer à la fois à la mosaïque internationale de leurs camarades et à la vie si dense des Tunisiens, surtout le soir (7). Même s'ils découvrent avec regret qu'à cette saison la plupart des étudiants tunisiens ont quitté la capitale, ils peuvent se rendre, seuls ou en groupe, dans les cafés maures ou sur les terrasses afin de regarder vivre les gens et de converser avec eux ou bien de goûter ensemble soit un concert de musique arabo-andalouse, soit une émission de radio ou de télévision en arabe : tout ce qui est si rare en ce genre en Occident est là bas facile à obtenir..... De plus, ils ont toute

chance de tomber sur une émission dans cette forme moderne de la langue qui est dite « la troisième » (parce qu'elle n'est ni le pur dialecte de la région, ni l'antique outil de l'expression classique) — et que l'on enseigne dans toutes les écoles du monde arabe y compris l'*Institut Bourguiba*.

Malheureusement, si cette langue moderne permet la communication entre les élites de tous les pays de la communauté arabe; si elle s'enrichit chaque jour par son emploi à la radio, dans les conférences, les cours; si on l'écrit couramment dans les revues, les journaux et beaucoup de livres contemporains.. il reste cependant que les gens ne l'utilisent guère encore dans leurs conversations quotidiennes et surtout pas pour le langage de la rue ou du petit commerce; c'est la cause du désespoir des néophytes qui voient toujours reculer le jour à partir duquel ils pourront parler avec tout le monde. Certes cette exclusive est la rançon de toutes les diglossies et la difficulté ne peut être surmontée que par l'acquisition des deux langages, mais les débutants n'apprennent qu'à leurs dépens que le chemin de l'arabe est long et malaisé....(8)

Pourtant, le choix de la « troisième » langue est judicieux pour des étrangers qui débutent en arabe sans résider dans un pays arabophone car il leur sera facile d'accéder au dialecte de leur choix plus tard, lorsqu'ils y seront invités par des circonstances précises alors que la démarche inverse pose de gros problèmes (9). Enfin, ce choix a l'avantage de placer l'élève étranger devant les mêmes acquisitions possibles que l'élève arabophone et l'on peut supposer qu'un jour viendra où cette langue rénovée, mûrie par l'usage dans l'élite et par sa diffusion dans l'enseignement, la technique et la vie culturelle, deviendra le véritable outil d'une communication internationale qui fera sortir la civilisation arabe de son isolement.

De toute façon, puisque les Arabes l'ont choisie nous devons les suivre, sous peine de tourner le dos à l'avenir.

Voyons maintenant ce que sont ces candidats de l'I.B.L.V. qui arrivent des quatre coins du monde à Tunis et qui dès leur

(6) Du 5 juillet au 11 août en 1967.

(7) Mais les élèves logés en cité doivent être rentrés à minuit en semaine, et à une heure du matin le dimanche. Ils s'irritent de cette contrainte ainsi que de la ségrégation entre filles et garçons dans les cités. Ceci ne correspond pas au climat de grande liberté, de simplicité et de gentillesse qui règne à l'Institut et ailleurs.

(8) Il faut compter trois ans d'initiation si l'on ne séjourne pas en pays arabe à cause de l'importance de la faculté d'oubli.

(9) De même la langue moderne convient parfaitement à l'initiation à l'arabe classique.

débarquement, font connaissance avec la chaleur (10), la lumière, la ville, la population : ce sont des anglo-saxons, des latins, des « beneluxiens », des germaniques, des scandinaves, des slaves, des africains; il y a parmi eux un bon groupe de Français mais il n'est pas majoritaire. On voit même quelques Arabes qui viennent là pour se perfectionner...

Cette clientèle de l'I.B.L.V. qui augmente chaque année, est passée (pour l'arabe) de 81 à 180 participants (1966). Mais la guerre des Six Jours en juin 1967 a eu pour conséquence un certain nombre de défections parmi les inscrits, surtout des Américains, des Anglais (et des Allemands. Cette année-là, 130 élèves seulement ont suivi les cours, parmi lesquels plus de garçons que de filles — ou pour mieux dire, plus d'hommes que de femmes — car les âges sont très échelonnés. Le niveau d'études généralement requis est celui de l'équivalent du baccalauréat français mais la plupart des candidats ont déjà fait plusieurs années d'études universitaires et ils ont dans l'ensemble entrepris des études d'arabes, soit dans le cadre de l'enseignement de leurs pays d'origine, soit — et le cas est fréquent — tout seuls. Ou bien c'est un intérêt en relation avec leur profession ou leur spécialité qui les attire à l'I.B.L.V., ou bien — surtout chez les jeunes — c'est la curiosité d'une civilisation différente et le souci de comprendre le monde contemporain. On découvre chez eux une mentalité très différente de celle des Européens du temps du protectorat. Ils se partagent en arabisants (enseignants ou chercheurs ou amateurs), linguistes, sociologues, historiens, archéologues, économistes, polytechniciens et autres... Les religieux de toutes provenances forment un groupe majoritaire (le quart ou le cinquième des effectifs) et l'on peut considérer cette présence massive comme une garantie de l'intérêt de la formule pédagogique de l'I.B.L.V. et de la qualité de son enseignement — car il est impensable que des religions qui se destinent à se rendre utiles en pays arabophone perdent leur temps dans des approches de dilettantes. Par contre, il n'y avait à l'Institut ni diplomates, ni experts de la coopération, ni membres de missions culturelles, ni médecins, ni ingénieurs — tout au moins qui fussent français : différence d'optique.... Lacune profonde aussi dans l'orientation de la coordination de l'enseignement français.

(10) L'I.B.L.V. est climatisé.

A leur arrivée donc, tous ces candidats — à l'exception de ceux dont c'est vraiment le premier contact avec la langue arabe — sont soumis à l'examen d'entrée obligatoire (11). D'emblée il n'y a plus un mot qui ne soit écrit en caractères arabes sur la feuille qu'on leur présente (12). Cependant un ou deux éclaircissements sont donnés oralement par le professeur, en français ou en anglais. Il n'y a plus qu'à sauter le pas et à se décider à devenir perméable à l'arabe seul. Pour le moment, on a affaire à une dictée, à une voyellation, à une conjugaison d'impératifs élémentaires, à une courte rédaction sur les impressions de l'arrivée à Tunis.

Cet examen d'entrée n'a donc rien d'un examen d'aptitude à étudier l'arabe. Son seul but est d'opérer un tri parmi les candidats et de les répartir selon leurs connaissances acquises en trois niveaux comportant chacun deux ou même trois degrés d'avancement (13). Une classe comprend de 8 à 15 élèves et un professeur — toujours le même — lui est affecté. Les cours ont lieu tous les matins de 8 h à 11 h 30, avec une courte pause à 10 heures, sauf aux week-ends. Le rythme est donc vraiment intensif, ce qui est efficace, car on arrive presque à dominer la fatale habitude de la traduction « in petto » — Mais les week-ends et les jours fériés brisent ce rythme et gare aux pénibles lundis...

L'enseignement d'arabe a été assumé en 1967 par MM. Baccar, Ben Halima, Chabbi, El Ayeb, Kliby et Slama (14). Aux débutants, il s'agissait d'enseigner les rudiments de la lecture, de l'écriture et de la prononciation arabes et d'apporter quelques éléments de grammaire, de conversation et de rédaction. Au niveau intermédiaire, ces rudiments étant considérés comme acquis, l'on s'employait à les étoffer par une connaissance plus complète des structures de la langue et

(11) Initiative excellente. En U.R.S.S. il est impossible d'entrer dans un Institut de langues étrangères sans examen d'aptitude préalable, corroboré six mois plus tard par un examen de vérification des possibilités d'acquisition.

(12) Et pour cause ! Va-t-on gloser en néerlandais ou en swahili, en finnois ou en tchèque ?

(13) En été, les études intensives s'étalent sur trois années alors qu'en hiver les cours du soir comportent quatre années. Au sortir de cette 4^e année on entrerait en classe terminale d'été.

(14) Il se peut que nous n'ayons pu relever tous les noms.

surtout par la pratique du dialogue et l'acquisition du vocabulaire utile. Enfin au niveau avancé tout se passait uniquement en arabe (15) et les élèves s'arrachaient l'âme pour arriver à s'exprimer.

Mais tout de suite, malgré le bel élan des débuts, des difficultés ont surgi, nécessitant une semaine au moins d'efforts d'adaptation; d'abord les professeurs ne sont pas formés à enseigner leur langue maternelle comme une langue étrangère (16) et ils ne se rendent pas toujours compte de la somme d'acquisitions réflexes que l'apprentissage de l'arabe représente pour des débutants, dont les progrès sont forcément très lents. (Mais ils ont une patience, un évouement à toute épreuve et — ce dont les étudiants français sont déshabitués — un abord d'une grande simplicité). Et puis, l'hétérogénéité des classes ne facilite pas une participation égale de tous : la bonne volonté, le don des langues ne sont pas uniformes, non plus que le domaine des connaissances ou la méthode de formation. Là-dessus se greffe toujours le contexte de la langue maternelle, souvent très différente du français, de l'anglais ou de l'arabe si bien que cela devient parfois une gageure, un véritable acte de foi d'enseigner intensivement l'arabe dans ces conditions.

Mais il est bien évident que seule une méthode audio-visuelle et pratique peut venir à bout d'un tel programme !

Les principes d'enseignement sont les mêmes que dans les autres sections de P.L.B.L.V. : l'arabe en tant que langue vivante doit être assimilé de façon active par le truchement d'outils pédagogiques essentiellement empruntés au système audio-visuel; on recherche la mémorisation et la correction du langage par l'exercice oral plus que par le devoir écrit; thèmes et versions sont remplacés par la conversation; au commentaire de texte se joint le commentaire de l'image... Quant au laboratoire, il sert aux exercices d'orthophonie. Pour l'arabe, un manuel provisoire (17) qui en est à sa seconde refonte offre aux débutants des textes progressifs basés au début uniquement sur la phrase nominale. Dans les classes

terminales on utilise les recueils de textes, voyellés ou non, qui sont en usage dans l'enseignement des lycées tunisiens (18).

L'élève a rapidement l'impression très nette d'une « mobilisation » générale de cette langue que l'on traitait jusqu'à présent comme une paralytique sinon comme une morte. Il fait des progrès et surtout, lorsqu'il parle, *cela ressemble à ce que l'on entend dire par les arabophones*; l'orthophonie si dédaignée ou si malmenée dans l'enseignement d'occident, prend ici toute sa valeur : puisqu'il faut se faire entendre avant tout (19).

Les cours deviennent même un lieu de délivrance des inhibitions acquises, d'une détente comparable à une cure d'expression dramatique pour des élèves habitués jusque-là à chercher des *mots* arabes et, pour cela, à balayer l'univers des racines et des formes comme des radars ou des caisses enregistreuses, jusqu'à en extraire celle qu'ils essayeront d'imbriquer ensuite dans le puzzle d'une phrase dont les éléments gisent épars sur leur feuille blanche ou dans leur dictionnaire...

Il faudrait faire savoir aux débutants que l'arabe à l'inverse des langues sœurs d'une langue maternelle, procure des jouissances d'autant plus savoureuses qu'on s'éloigne des débuts — toujours austères. Ainsi dans les classes terminales goûte-t-on un vif plaisir aux conversations « ping-pong » impromptu dont le rythme s'accélère de semaine en semaine; à la lecture des journaux (20) (actualité, activités culturelles ou sportives, adjudications, publicité, horoscopes etc...), aux leçons de grammaire où chacun invente pour chaque règle de multiples exemples que l'on doit répéter immédiatement... On explique des textes modernes, on les commente, on cherche des synonymes, on corrige, on plaisante, on enseigne même

(18) *Nuṣūṣ adabiyya*, Textes littéraires à l'usage des élèves de 1^{re} année (1963) et de 2^e année (1961). Tunis, Publications du Bureau Pédagogique.

(19) Il est d'ailleurs cocasse et significatif de constater que la répartition des fautes de prononciation recouvre parfaitement celle des groupes linguistiques auxquels appartiennent les élèves : tous les anglosaxons emphatiseront les dentales, tous les francophones confondront z et ḏ, etc...

(20) *al-ʿAmal* et *aṣ-ṣabâḥ* de Tunis; *aš-šaʿab* d'Alger; *al-ʿAlam* de Rabat; *al-Ahrâm* du Caire...

(15) Avec, dans les moments d'impasse, le français comme langue de référence.

(16) Ce qui nécessite un entraînement très particulier.

(17) Il en est à la deuxième refonte.

CHRISTIANE SOURIAU

me... Chez soi l'on prépare, on rédige des exposés... Tout cela en arabe naturellement. Cependant le meilleur moment est le commentaire de film : le lundi, un court métrage commenté en arabe et projeté deux fois (21) aux étudiants; le mercredi, ils essaient en classe de le reconstituer; le vendredi, le film passe en muet et l'un après l'autre chacun en commente une tranche au micro. Comme le film passe à la vitesse normale et qu'on ne sait pas sur quel passage on va tomber, on est pris de court, et tandis qu'inlassablement, en bruit de fond, le professeur corrige les fautes qui dans ces moments-là sont énormes et des plus bêtes — on enrage de constater à quel point des connaissances parfois étendues mais livresques ne se sont que peu intégrées à la personnalité vivante.

Tout ceci prouve que compte tenu du but de l'*Institut Bourguiba de langues vivantes* — qui est d'assurer la pratique d'une langue vivante et non la connaissance d'une civilisation — la formule de son enseignement est bonne.

Cependant il existe un certain nombre de freins et d'embûches auxquels il n'est pas facile d'échapper. Frondeurs et critiques comme ils le sont, les étudiants ont tôt fait de les détecter et d'en discuter. J'en ferai état afin que l'on sache que les élèves prennent à cœur l'expérience à laquelle ils se soumettent.

Les deux critiques principales concernent, l'une, les réminiscences de la méthode classique, l'autre, les improvisations de la méthode nouvelle.

Les examens par exemple sont basés surtout sur la lecture et l'écriture comme dans la méthode classique. Or c'est d'eux que dépend l'appréciation du niveau du candidat. Tout se passe donc comme si le critère de l'expression orale correcte retenu pour l'enseignement de l'institut perd sa valeur dès qu'il faut juger l'élève. Il faudrait donc — en plus? — des examens oraux conçus spécialement pour l'Institut. Une gradation plus nette des niveaux permettrait aux élèves d'être conscients de leur force relative et de leurs progrès. Une classe terminale réservée aux « très forts » serait par exemple bien ac-

(21) Une fois ne suffit pas pour permettre à la fois la compréhension et une mémorisation suffisante pour pouvoir reproduire des extraits du commentaire.

cueillie car ils auraient là une occasion unique de s'entraîner à donner leur mesure.

En ce qui concerne la grammaire, la majorité des étudiants préférerait assimiler mécaniquement des schèmes linguistiques particuliers à l'arabe plutôt que de retenir des explications qui ne sont que des vestiges de l'antique grammaire classique arabe ou des démarcations de sa concurrente la grammaire gréco-latine. Il faut songer à des élèves pour qui le bachot littéraire français est hors de cause, comme à des Tchèques, les ingénieurs... — et non toujours aux arabisants — pour rendre clairs les rouages de système.

Enfin, il convient d'éviter un certain « narcissisme (22) » de la langue qui mène à étudier des textes au vocabulaire trop touffu à la place de dialogues circonstanciés et plus assimilables.

Le plus curieux est que des étudiants qui passent trois à quatre heures par jour dans des classes d'arabe, et bien d'autres heures encore à préparer ou à revoir les cours, trouvent malgré tout qu'ils n'en font pas assez! Ils estiment qu'il tireraient un meilleur rendement d'un travail de laboratoire plus élaboré, plus différencié ainsi que d'exercices directement inspirés des méthodes audio-visuelles couramment employées pour d'autres langues. A leur avis, on les fait trop lire, ils ne sont pas assez souvent interrogés chacun, on ne les exerce pas assez à la rédaction dans les classes terminales. (23) Tous enfin voudraient avoir une possibilité de contrôle de leurs acquisitions par des tests créés à cet effet, révélant par ce trait combien ils sont inquiets de ne jamais arriver à leurs fins alors qu'ils consacrent à l'étude de l'arabe de réels efforts et une partie de leurs vacances.

Certes ces insuffisances sont excusables dans les conditions actuelles. En effet, l'Institut ne compte pour l'instant ni moniteurs ni répétiteurs; recrutés (24) et ils le sont en heures supplémentaires, c'est-à-dire en dehors et en plus de leur travail

(22) Je ne sais qui, à l'Institut, a employé ce terme devant moi. Mais je le trouve pertinent pour désigner une attitude fréquente dans l'enseignement des lettres.

(23) Ce qui est très différent de l'écriture, de la dictée ou de la copie. Que n'écrivent-ils des lettres, des articles, des comptes-rendus.

(24) En plus du personnel administratif et des techniciens des laboratoires de phonétique.

habituel. Leurs connaissances en arabe et leur dévouement ne sauraient être mis en cause mais ils n'ont pas le temps d'en faire plus, de corriger par exemple des devoirs écrits ou d'élaborer un programme coordonné, des recherches de méthode approfondies. Ils assument ainsi un labeur écrasant car il exige une grande souplesse intellectuelle et une tension perpétuelle. Leur gros problème est d'orchestrer des classes hétérogènes dont la diversité d'origine et de formation est accentuée par une endurance différente aux veilles, à la chaleur, au dépassement, aux bains prolongés; elles sont loin de former par conséquent le moule idéal où il n'y aurait plus qu'à verser l'enseignement conçu pour les élèves tunisiens...

Ceci dit, il n'est pas interdit, je pense, de désirer pour la section d'arabe de l'Institut Bourguiba un avenir meilleur. Voici donc quelques propositions constructives, glanées dans la promotion de l'été 67.

Il apparaît d'abord que la formule adoptée par l'I.B.L.V. répond à un besoin profond des étrangers et qu'il est bon que cette vocation internationale au service de l'arabe se poursuive dans le cadre national et non confessionnel d'un pays arabe. Mais il faudrait miser à fond sur cette formule et en tirer sur des bases scientifiques toutes les implications et toutes les applications.

Si la section arabe de l'I.B.L.V. bénéficiait d'une équipe et de méthodes dégagées d'obligations extérieures, elle pourrait entreprendre des études préliminaires qui dégageraient les formules originales nécessaires. La recherche pourrait se faire dans de nombreux domaines.

Par exemple, celui de la réflexion sur l'expérience acquise à l'Institut lui-même au cours des années précédentes;

— De l'enquête sur les études déjà réalisées à ce sujet dans les pays arabes (notamment au Liban, dans l'enseignement officiel et à l'Institut de Bikfaya); aux U.S.A.; en U.R.S.S.;

— De l'invention des structures linguistiques qui distinguent la langue arabe des grands groupes indo-européens; ceci dégagerait des principes des modèles courants, tels : le procédé systématique de juxtaposition des éléments dans la phrase nominale et l'annexion; la signification et l'extension des domaines du *mubtada* du *habar* et du *maṣdar*; le rôle essentiel du *ḥarf al-*

ḡarr (25); la notion globale des aspects du verbe qu'il faudrait communiquer très tôt sous la forme d'un tableau unique comprenant les formes, les temps et les modes... Il ne faut pas oublier qu'on s'adresse à des universitaires adultes et qu'on leur doit d'aller à la découverte des faits fondamentaux.

Du recensement systématique des fautes des étudiants de l'Institut lui-même. Ceci permettrait d'élaborer des exercices efficaces au laboratoire comme en classe, soit sur le plan de l'orthophonie, soit sur celui de la correction de l'expression, de la coordination et de la progression du programme des études. Les acquisitions des débutants surtout mériteraient d'être plus graduées, compte tenu des difficultés que représente pour eux l'acquisition de nouveaux réflexes de lecture et d'écriture, symétriques (?) des réflexes jusque-là acquis. Car les néophytes en arabe sont tous des dislexiques et un handicap de plusieurs années (26) est apporté dans la lecture courante par le fait qu'on n'en tient jamais compte au début. Il ne suffit pas de savoir l'alphabet arabe pour savoir lire et la dictée révèle pendant longtemps d'importants défauts d'audition.

Des manuels — ou des textes photocopiés — spéciaux seraient utiles aux trois niveaux principaux (27).

Le premier devrait être écrit en gros caractères et ne comporter aucune traduction mais des transcriptions (28) de tous les mots nouveaux. Il est bon qu'il ait — suivant une expérience déjà tentée à l'Institut — un lexique en quatre langues, mais comportant la reprise de la transcription à côté du mot arabe. S'il présentait essentiellement des dialogues ceux-ci exerceraient bien les élèves aux questions et aux réponses, (base même de toute conversation) au maniement naturel de l'imperatif primordial dans le langage parlé et commode pour retenir la vocalisation de l'accompli) — à l'emploi d'expressions toutes faites. Remarquons que l'on inclut naturellement des récits dans les dialogues.

(25) Les Allemands et les Anglo-Saxons font naturellement moins de fautes de prépositions que les Français, habitués à exprimer les nuances de ces prépositions par des préfixes incorporés dans le verbe.

(26) Je ne crois pas exagérer. Il y aurait d'ailleurs beaucoup à dire sur l'enseignement de l'écriture arabe aux étrangers.

(27) Il n'en existe que pour les débutants.

(28) Selon le système international en vigueur.

CHRISTIANE SOURIAU

Le deuxième tome, celui du niveau intermédiaire, pourrait s'inspirer de la vie quotidienne en pays arabe et particulièrement en Tunisie, de son cadre et de son langage — ainsi que de certaines émissions dialoguées de théâtre ou de radio. Il y faudrait de la poésie, des chansons, bref des connaissances utilisables dans les rapports avec les arabophones instruits du pays.

Enfin, un manuel spécialement conçu pour le niveau avancé pourrait — toujours sous forme de discussions vivantes, aborder des sujets susceptibles d'intéresser des médecins, des ingénieurs, des experts, des sociologues, des diplomates, des géographes, des journalistes, des historiens... et même des arabisants, des philosophes ou des religieux. On y verrait volontiers des scènes de théâtre à apprendre par cœur et à interpréter, des partitions de malouf, des chansons et des poèmes modernes. Et pourquoi pas, en annexe, une initiation au dialecte tunisien illustrée d'exemples permettant de se débrouiller dans la médina, et à l'intérieur du pays (29).

Une nouvelle pédagogie devrait être dirigée vers la participation totale de l'élève à l'enseignement (30) puisque le succès dépend d'une substitution en lui de ses moyens d'expression. Il faudrait le libérer de ses inhibitions et, pour cela, amplifier largement l'éventail — je ne dis pas l'arsenal — des exercices individuels.

L'étude des démarches fondamentales qui ont présidé à l'élaboration des outils pédagogiques audio-visuels utilisés avec succès actuellement pour l'anglais et le français — ainsi que le recensement des divers genres d'exercices établis pour les méthodes actives — permettrait d'appliquer à l'arabe des exercices de complément, de transformations, de substitution de schèmes linguistiques déterminés, ce que faciliterait l'assimilation et la mémorisation.

L'usage individuel des magnétophones rendrait plus aisées et plus efficaces les préparations d'exercices, les commentaires de textes, la répétition de textes entendus deux fois, la fixation des éléments acquis. En classe terminale, en plus de tous les moyens déjà mis en œuvre (commentaire de films, lecture de

journaux, illustration de la grammaire, etc...) on pourrait instituer d'autres formules de travail en groupe et par exemple des récits « en chaîne » d'émissions entendues à la radio ou vues à la télévision, de films vus en ville, de conférences entendues directement ou enregistrées (31), de pièces de théâtre arabes auxquelles assisterait toute la section, à Carthage ou à Hammamet. Des exposés de dix minutes — et non d'une demie heure — sont suffisants à ce niveau pour aborder sans trop de fautes des sujets divers. Et serait-il permis aux étudiants de faire des comptes rendus d'enquêtes dans les centres publics ou privés de la vie tunisoise?

Plusieurs étudiants ont déclaré encore qu'ils aimeraient disposer l'après-midi d'une salle de travail autre que leur chambre au Foyer. Pourraient-ils à cet effet disposer de la bibliothèque de l'Institut, d'une classe de travail en équipe, d'un laboratoire?

Bien sûr tout cela représenterait beaucoup d'efforts et le bouleversement de certaines habitudes. Il ne va pas de soi non plus que les positions des étudiants soient toutes bonnes..

Quoi qu'il en soit, ce qu'il faudrait garder à coup sûr ce sont les faibles effectifs des classes (32). Et surtout — ce climat de liberté, de disponibilité et de curiosité d'esprit qu'entretient si bien la gentillesse, la patience et la simplicité des professeurs et des administrateurs. Cinq semaines à passer ensemble dans ces conditions, c'est trop peu. Il en faudrait six et peut-être deux mois dans les classes terminales.

L'Institut Bourguiba de langues vivantes pourrait jeter un pont entre arabisants et arabophones car, grâce à lui, l'échange existerait sur un plan de réciprocité. Les élèves étrangers trouveraient dans sa méthode un chemin entre le livre et la vie, c'est-à-dire une réelle raison d'espérer.

Christiane SOURIAU,

Documentaliste à la bibliothèque arabe
du Centre de Recherches sur l'Afrique
Méditerranéenne.
Aix-en-Provence.

(29) Les étudiants du niveau avancé aideraient certainement leurs camarades débutants à tirer parti de cette expérience.

(30) Et non pas seulement à son information, ce qui est le propre de la méthode classique.

(31) Pourquoi l'Institut n'en organiserait-il pas une ou deux ?

(32) 8 élèves semblent être le nombre idéal retenu aux U.S.A. et en U.R.S.S. dans les Instituts de langues vivantes.